



KATERI TEKAKWITHA

La Sainte Sauvagesse

par

Robert Vilain, S. J.

● Les "Acta Apostolicæ Sedis" du 15 mai 1943 nous annonçaient que l'héroïcité des vertus de Catherine Tekakwitha est maintenant reconnue ; c'est dire que la cause de Béatification de la "Vierge de la Mohawk" entre maintenant dans sa dernière phase. Il nous semble alors intéressant de rappeler ici le souvenir de cette fleur de nos missions canadiennes. — N. D. L. R.

Les premières années

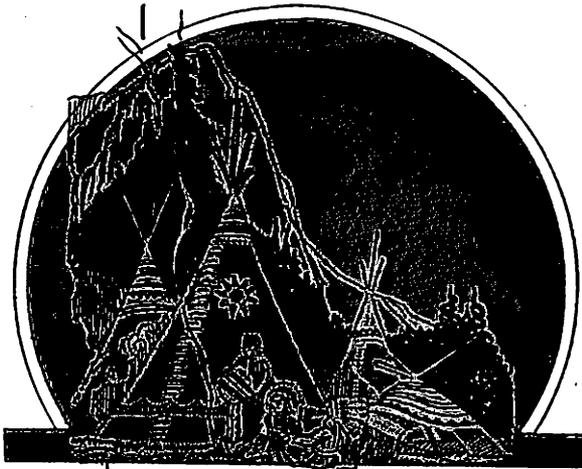
ASSERNENON était un petit village indien situé à mi-distance entre les territoires des villes actuelles de New-York et de Montréal.

La nuit du 14 au 15 août 1642, pendant que le Père Jogues y était étendu à terre, les mains et les pieds liés à des pieux, les doigts arrachés et le corps couvert de plaies purulentes, et qu'il priaît sous le ciel étoilé, il ne se doutait pas que, sanctifié par son sang, ce même sol verrait naître quelques années plus tard une petite iroquoise que Dieu mènerait jusqu'aux sommets mystiques.

Le père et l'oncle de Tekakwitha furent probablement de la bande féroce des hommes du village qui

avaient accablé de coups et déchiqueté le corps du missionnaire martyr à son arrivée à Assernenon : ils étaient de la tribu des Agnias, la plus terrible des tribus iroquoises.

La mère de Kateri était une algonquine chrétienne. "Elle avait été baptisée dans la ville des Trois-Rivières, où elle fut élevée parmi les Français. Dans les temps qu'on faisait la guerre aux Iroquois, elle fut prise par ces barbares et menée captive dans leur pays. On a su depuis que, dans le sein de l'infidélité même, elle conserva sa foi jusqu'à la mort." Devenue esclave des Agnias et admise comme épouse par l'un d'entre eux, elle en eut deux enfants, un garçon et une fille : celle-ci vint au monde en 1656. Une épidémie de petite vérole devait malheureusement, quatre ans plus tard, priver la petite Tekakwitha de ses parents



et de son frère. Elle-même en fut atteinte : elle en resta défigurée et pendant longtemps gardant les yeux infirmes ne put supporter la lumière.

La perte de sa mère fut d'autant plus regrettable que l'enfant n'était pas baptisée encore, et que le milieu dans lequel elle allait être élevée dorénavant était particulièrement pernicieux. Elle s'y conservera cependant pure en attendant le baptême.

Depuis qu'ils étaient en contact avec les blancs, avec les Hollandais et les Anglais de Port Orange (Albany actuellement), tout proche de la terre des Agnias, ceux-ci étaient en grand nombre victime de l'ivrognerie. Et l'eau-de-vie excitait en eux les pires vices : les jeunes gens ne se respectaient plus, les hommes et les femmes mariés manquaient aux obligations de leur état autrement sévèrement réglementées chez les Iroquois.

L'oncle de Tekakwitha qui l'adopta à la mort des parents, était en relations fréquentes avec les protestants de Fort Orange et puisait là une haine du catholicisme dont l'enfant allait souffrir. Ce fut cependant dans la cabane habitée par cet oncle que furent hébergés pour trois jours en 1667 les Pères Fremin, Pierron et Bruyas, venant tenter un second essai de mission parmi les Iroquois. " Ces trois Pères, qui savaient la langue du pays, furent choisis pour accompagner les délégués iroquois dans leur retour et pour confirmer de la part des Français la paix qui venait de leur être accordée. On confia aux missionnaires les présents que faisait le gouverneur afin de leur faciliter l'entrée dans ces terres barbares. Ils y arrivèrent dans les temps que ces peuples sont accoutumés de se plonger dans toutes sortes de débauches et personne ne se trouva en état de les héberger. " La cabane indienne en effet abritait de nombreuses familles, une vingtaine parfois, groupées par quatre autour des différents foyers qui s'échelonnaient le long de l'espèce de tonnelle faite d'écorces d'arbre et profonde d'une quarantaine de mètres. On choisit celle de l'oncle de Kateri pour recevoir les missionnaires, parce qu'il était un des principaux du village. Kateri fut chargée de soigner les Pères. Ce fut un premier contact et un lien passager avec des prêtres catholiques. Ils furent frappés de sa modestie, elle remarqua leur vertu. Mais elle n'osa leur demander le baptême.

Dans le village de Kateri, les Pères établirent une chapelle quoiqu'ils n'y eussent pas encore de résidence. En 1668, le Père Pierron s'y fixa. Le village en ce moment venait d'émigrer pour la seconde fois et se trouvait à quelques kilomètres de son premier emplacement. Tekakwitha put suivre les cours de catéchisme donnés par le Père à l'aide de tableaux peints qu'il avait imités du prédicateur breton, le Père Maunoir. Le Père Boniface remplaça le Père Pierron en 1670 : ce fut par les cantiques et les chœurs d'enfants surtout qu'il attirait au sermon les Iroquois. Kahnawaké, nom du nouveau village, était travaillé par la grâce. En 1673, on y donna le baptême à trente adultes. Kateri n'en fut pas encore. Timide, elle n'osait parler au Père et cependant Dieu lui avait donné déjà des grâces de choix. En 1674 arrive le missionnaire qui la baptisera. " En ce temps-là, le Père Jacques de Lambertville fut conduit par la Providence au village de notre jeune iroquoise, et il reçut ordre de ses supérieurs de s'y arrêter, bien qu'il semblât plus naturel que ce Père allât se joindre à son frère qui avait soin de la mission d'Onnontagué. Tekakwitha ne manqua pas d'assister aux instructions et aux prières qui se faisaient tous les jours dans la chapelle ; mais elle n'osait s'ouvrir sur le dessein qu'elle avait depuis longtemps d'être chrétienne, soit qu'elle fût arrêtée par l'appréhension d'un oncle de qui elle dépendait absolument, et à qui des raisons d'intérêt donnaient de l'aversion pour les chrétiens, soit que sa pudeur même la rendit trop timide et l'empêchât de découvrir ses sentiments au missionnaire. "

Une vie nouvelle

ENFIN, l'occasion de déclarer le désir qu'elle avait d'être baptisée se présenta à elle lorsqu'elle y pensait le moins. Un jour, Kateri, souffrant d'une blessure au pied, n'était pas allée au travail. Le Père passant devant la cabane y entra et découvrit la jeune fille, âgée alors de 19 ans. Ce fut la rencontre providentielle. Enfin elle put dire ses aspirations :

" Cette bonne fille ne put retenir sa joie à la vue du missionnaire : elle commença d'abord par lui ouvrir son cœur, en présence de ses compagnes mêmes, sur l'empressement qu'elle avait d'être admise au rang des Chrétiens. Elle s'expliqua aussi sur les obstacles qu'elle aurait à surmonter de la part de sa famille, et, dans ce premier entretien, elle fit paraître un courage au-dessus de son sexe. La bonté de son naturel, la vivacité de son esprit, sa naïveté et sa candeur firent juger au missionnaire qu'elle ferait un jour de grands progrès dans la vertu ; il s'appliqua particulièrement à l'instruire des vérités chrétiennes, mais il ne crut pas devoir se rendre sitôt à ses instances, la grâce du baptême ne devant s'accorder aux adultes, surtout dans ce pays, qu'avec précaution et après de longues épreuves. Tout l'hiver fut employé à son instruction et à une enquête exacte de ses mœurs. "

Il est surprenant que, malgré le penchant que les sauvages ont à médire, il ne se trouvât personne qui ne fit les plus grands éloges de la jeune catéchumène.

Ceux-là mêmes qui l'avaient persécutée le plus vivement ne purent s'empêcher de rendre témoignage à sa vertu. Le Père ne balança plus à lui administrer le baptême qu'elle demandait avec une sainte impatience. Elle le reçut le jour de Pâques 1676 et elle y fut nommée Catherine. Elle avait vingt ans. A partir de ce moment, son ascension spirituelle fut rapide. Mais Kahnawaké n'était pas le milieu idéal pour la vie chrétienne. De plus en plus, les baptisés s'en allaient vers le Nord rejoindre la communauté indienne formée par les missionnaires sur les bords du Saint-Laurent, en face de la ville actuelle de Montréal : le Sault Saint-Louis. Là, une ferveur peu ordinaire faisait l'admiration de tous ceux qui visitaient le village. Plusieurs chrétiens de Kahnawaké s'y étaient transportés déjà. Tekakwitha aspirait à s'y rendre. Mais que dirait l'oncle qui détestait les français de Montréal et qui voyait d'un très mauvais œil ces émigrations? Elle avait hâte cependant de quitter le milieu païen. Une fois déjà elle s'était trouvée en butte aux sollicitations de ses proches, intéressés à lui trouver un époux, parce que, selon la coutume du pays, le gibier que le mari tue à la chasse, est au profit de la femme et de tous ceux de sa famille. La jeune iroquoise avait des inclinations fort opposées aux desseins de ses parents ; quand ils lui proposèrent de s'établir, elle s'en excusa sous divers prétextes ; aussi dès que s'offrit l'occasion propice de s'éloigner, la saisit-elle avec empressement.

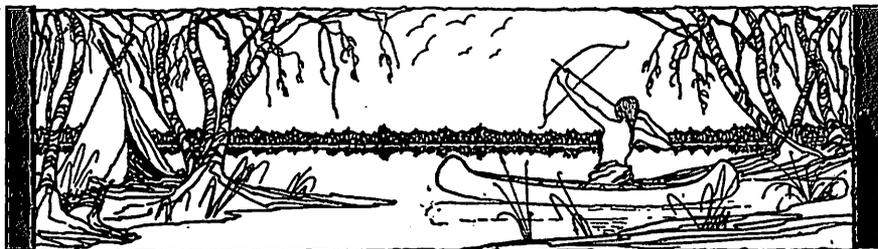
Vers une terre de choix

DES chrétiens du Sault Saint-Louis descendirent à Kahnawaké pour y prêcher "la Prière". Parmi eux se trouvait le mari d'une sœur adoptive de Kateri. "Au courant des désirs de celle-ci, il fut à peine arrivé dans la bourgade de Kahnawaké, qu'il l'avertit secrètement du sujet de son voyage et de la joie que sa femme aurait de la posséder auprès d'elle dans la mission du Sault dont il lui fit l'éloge en peu de paroles. Comme la néophyte parut toute transportée à ce discours, il l'avertit de se tenir prête à partir au plus tôt. L'oncle de Kateri était alors absent, s'étant rendu justement à Fort Orange pour des négociations avec les Hollandais ; il n'avait donc garde d'entrer en aucun soupçon du dessein de sa nièce. Kateri alla sur-le-champ prendre congé du missionnaire et le pria de la recommander aux Pères qui gouvernaient la mission du Sault. Le missionnaire, qui ne pouvait manquer d'approuver la résolution de la jeune fille, l'exhorta à mettre toute sa confiance en Dieu. Peu

après Kateri partit avec son beau-frère et un sauvage de Lorette qui lui avait tenu compagnie à l'arrivée."

Dans le village, on ne fut pas longtemps à s'apercevoir que la jeune fille avait disparu et l'on se douta qu'elle avait suivi les deux indiens. On dépêcha aussitôt un exprès vers son oncle pour lui en donner avis. Celui-ci frémit de colère à cette nouvelle. "À l'instant il charge son fusil de trois balles et court après ceux qui emmenaient sa nièce. Il fit tant de diligence qu'il les joignit en peu de temps. Les deux sauvages qui avaient prévu qu'on ne manquerait pas de les poursuivre, avaient caché la néophyte dans un bois épais et s'étaient arrêtés comme s'ils eussent voulu prendre un peu de repos. Le vieillard fut bien étonné de ne pas trouver sa nièce avec eux ; mais après un moment d'entretien, il se persuada qu'il avait cru trop légèrement un premier bruit qui s'était répandu et il retourna sur ses pas vers son village."

Kateri était sauvée ; elle regarda cette retraite subite de son oncle comme un effet de la protection de Dieu. Elle fut transportée en canot par la Mohawk, le lac Saint-Sacrement, le lac Champlain et la rivière Richelieu, remontant vers la sainteté le même chemin que quelques années plus tôt le Bienheureux Jogues avait descendu vers le martyre. Au fond de la pirogue en écorce d'orme, la jeune fille priait, heureuse d'échapper aux dangers de Kahnawaké pour rejoindre le paradis du Sault. Elle devait y vivre de l'automne de 1677 au printemps de 1680, s'y faisant remarquer par sa sainteté. Sa sœur et son beau-frère l'hébergèrent. Dans cette même cabane vivait d'ailleurs une vieille amie de la mère de Kateri, Anastasie, chrétienne zélée qui devint la maîtresse de la jeune fille, en attendant que celle-ci devint l'amie inséparable d'une autre iroquoise, Marie-Thérèse, son émule en vertu. Le Père Cholenec comprit bientôt la valeur de celle que lui envoyait le Père de Lambertville. Il l'admit à la première communion plus rapidement qu'il n'était coutume de le faire, à la Noël de 1677. Kateri avait 21 ans, et était baptisée depuis un an et demi. À Pâques de l'année suivante, elle put communier pour la seconde fois. Sa santé, hélas ! allait toujours s'affaiblissant et ses pénitences n'étaient pas faites pour la fortifier. Le mercredi saint de l'an 1680, la veille des jours qui commémoreraient ses deux grandes dévotions : l'Eucharistie et la Passion, Kateri s'endormit dans le Seigneur. Et les indiens du Sault Saint-Louis furent navrés car "leur sainte était morte". Elle avait vingt-quatre ans. Sur sa tombe aussitôt le merveilleux fleurit : Dieu semblait vouloir manifester la gloire de sa nouvelle élue.



Pour Dieu seul

SA vie cependant aux yeux humains, n'avait rien de remarquable. Elle avait vécu bien simplement, vouée comme ses compagnes iroquoises aux travaux des champs et de la cabane. Pas de faits extraordinaires, ni d'aventures héroïques comme en vivaient les guerriers de son temps. La valeur humaine ne tient ni à l'éclat de l'existence, ni à l'autorité, ni au rang, ni à la couleur de la peau. Personne ne parle plus aujourd'hui d'Innocent XI, pape en 1676, ni du marquis de Tracy, gouverneur militaire du Canada à la même époque. Mais on vénère, on aime et on invoque encore cette petite Peau-rouge enterrée au bord du Saint-Laurent. La charité seule mesure la grandeur d'un cœur humain. La vie de Kateri Tekakwitha fut belle parce qu'un esprit intérieur aimait toutes ses actions : l'Esprit de Dieu lui-même. Il est frappant de voir comment Il dirigea cette pauvre depuis son enfance jusqu'au baptême, et "l'éleva ensuite en quatre ans à la haute sainteté" comme l'écrivit un des confesseurs de Kateri, le Père Chaudet.

Peu de vie manifestent comme celle de Tekakwitha l'action divine dans le monde. Action qui travaille déjà des cœurs païens pour les préparer à s'unir à Dieu, les cœurs chrétiens ensuite pour les pénétrer de Dieu. Action à la fois merveilleusement diverse et une, diverse parce qu'elle s'adapte aux différents tempéraments humains, aux races, aux pays ; une, puisque la sanctification s'opère en tous par l'humilité

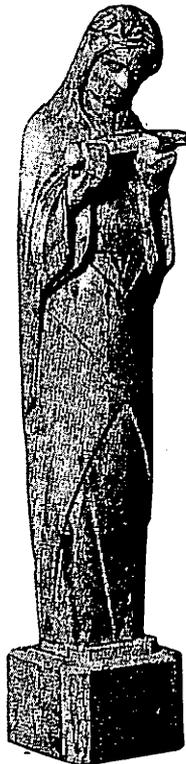
et la souffrance dans la charité. Le Christ total, qui est l'Église entière unie à son Sauveur, s'enrichit de la variété de ses saints et la petite iroquoise apporte au trésor de l'humanité sanctifiée une richesse que la française, Marie de l'Incarnation, sa contemporaine, ne pouvait lui donner. Et cependant les saints ne seront tels que si tous, inspirés par l'Esprit du Christ, revêtent les mêmes livrées du Maître crucifié. Aussi la sainteté fondamentale de Tekakwitha sera la même que celle de Marie de l'Incarnation, n'étant toutes deux que l'identique sainteté du Christ, opérée dans les âmes par l'Esprit-Saint.

Ce qui est particulièrement intéressant chez Tekakwitha, c'est que le travail de l'Esprit divin s'opère là en terre vierge. Nos saints d'Europe sont fils de vieilles familles chrétiennes ; ils vivent en pays de culture catholique ; ils ont des traditions de sainteté qui les guident. La petite iroquoise, elle, n'a rien de tout cela. L'orientation que va prendre sa vie chrétienne, Dieu seul va la lui donner et il sera curieux de constater que spontanément cette jeune "sauvagesse" se formera à des disciplines religieuses, contraires à son milieu et à son hérédité, mais conformes aux lois de la sainteté catholique.

Le milieu dans lequel elle vécut enfant, n'était pas fait pour déposer en elle les germes de la vertu chrétienne. Elle eut une mère pieuse certes et qui fut à l'origine de ses bons désirs, mais quand elle la perdit, elle n'avait entendu parler de "la Prière" que par quelques hurons chrétiens prisonniers dans son village. Elle avait onze ans quand, pour la première fois, elle vit des missionnaires. Et cependant, isolée dans une tribu d'hommes pervers, cruels, superstitieux et orgueilleux, instinctivement elle se maintint chaste, douce et modeste. Toute jeune, on essaye de la marier, elle résiste de toutes ses forces. On lui amène un jeune homme, elle s'enfuit. On se moque de sa résistance, elle laisse dire, mais ne cède pas. On la traite en esclave, on la charge des plus dures corvées, elle obéit sans murmure et la violence n'arrive pas à vaincre sa décision. Décision mystérieuse, car, si jadis les Iroquois avaient eu leurs vestales, depuis l'arrivée des blancs en Amérique, la corruption avait supprimé tout désir de virginité chez ces peuples gâtés par l'eau-de-vie. Le mariage n'était-il pas d'ailleurs un honneur pour la femme dans une peuplade où la mère avait tous les droits ? Sans en être consciente encore peut-être, Kateri se gardait pour Dieu.

Et quand, au Sault Saint-Louis, le missionnaire lui-même lui conseillera de céder aux instances des siens, qui veulent la marier, elle lui répondra sans hésiter : "Celle qui ne veut avoir d'autre époux que Jésus-Christ ne se mariera pas." Chrétienne, elle comprend ce que l'Esprit-Saint lui dit au cœur depuis son enfance : elle sera à Dieu seul. L'amour d'un homme, si beau soit-il ne lui suffit pas : elle veut un amour plus vaste que seul le Christ peut combler.

... A suivre ...



avec une ardeur que je n'avais jamais encore rencontrée. Après la Bénédiction je baptisai un petit garçon, et ses cris prouvaient que j'étais le premier homme blanc qu'il voyait.

Les indigènes me dirent que dans le Pacifique-Sud l'Église est le centre de leur vie. Chaque fin de semaine ceux qui vivent dans les villages éloignés viennent à la mission le samedi pour la confession, la messe et la communion et ne retournent pas dans leur village avant la fin du dimanche après-midi. Dans chaque village il y a une petite chapelle à toit de chaume où ils se réunissent tous les soirs pour la prière en commun et

pour chanter des hymnes. Leur église et leur religion sont les grandes choses de leur vie. Personnellement, j'ai remarqué que l'Église prend soin non seulement de leurs âmes, mais que les prêtres et les religieuses sont leurs médecins et les dirigeants de leur production agricole. Nous entendons souvent les missionnaires raconter leurs besoins urgents d'hôpitaux, dispensaires, écoles, etc., j'ai pu constater sur les lieux la grande nécessité de ces établissements.

Lieut-Col. T. P. FINNEGAN.

— (*The Tablet*, octobre 30).

NOUS savons que Notre Saint-Père a inauguré un vaste mouvement missionnaire pour pourvoir l'Amérique du Sud des prêtres dont elle a absolument besoin. Ce pays est presque entièrement catholique mais il a manqué de prêtres et nécessairement l'ignorance religieuse s'en est suivie. Depuis quelques années le Saint-Siège s'est donc efforcé de combler cette lacune.

Les services des Franciscains canadiens ont été requis également à cet effet. Nous n'ignorons pas que depuis 1938 déjà nous avons des missionnaires qui s'occupent d'une colonie japonaise à Lima. Mais aujourd'hui c'est pour les Américains du Sud eux-mêmes

PÉROU

que nos services sont requis. Les Franciscains canadiens ont accepté de desservir le Vicariat de Saint-

Léon des Amazones, au Pérou, autrefois confié aux Ermites de Saint-Augustin.

Ce Vicariat est situé au nord du Pérou et s'étend sur une superficie de 60,500 milles carrés. D'après les dernières statistiques qui remontent déjà à juin 1933 il y avait là une population de 80,500 catholiques desservis par 7 Pères Augustins et 8 religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie.

Un peu plus tard nous donnerons de plus amples détails sur cette nouvelle mission confiées par la Propagande aux Franciscains canadiens.

Vingt-cinquième anniversaire d'une Société missionnaire

Société de Saint-Colomban

CETTE Société fut fondée en 1918 par les Révérends Edouard Galvin et Blowik à Dalgan Park, en Irlande. Quoique jeune cette Société missionnaire a accompli un travail prodigieux au service de la Propagation de la Foi. La première mission à elle confiée fut celle de Hanyang, en Chine, en 1920. Grâce au zèle de ces apôtres la mission de Hanyang fit des progrès considérables ; en 19 ans le nombre de 13,120 catholiques monta à 55,770.

Leur seconde mission fut celle de Nancheng où ils arrivèrent en 1928 ; sous leur action la population catholique a maintenant doublé dans ce territoire pour atteindre le nombre de 9,240. Un autre territoire fut confié à la Société en 1929 aux Philippines ; en 1933 ses missionnaires s'établissaient en Corée et en 1936 à Burma.

À l'occasion des noces d'argent de cette Société Missionnaire nous formulons des vœux pour un progrès toujours constant.



KATERI, la mystique *

KATERI TEKAKWITHA

par Robert Vilain, S. J.

La sainte sauvagesse

Deuxième article

Préparation de l'âme

ELLE était prémunie contre tout ce qui aurait pu l'amener au péché. Les jeunes iroquoises, soucieuses de plaire, se tressent les cheveux, s'habillent de belles fourrures, ornent leurs guêtres de broderies. Elles aiment surtout les colliers et les bracelets de grains de porcelaine. "Car il ne faut pas croire, remarque le Père Cholenec, que cette sorte de vanité soit le partage des seules nations civilisées. Les femmes de nos sauvages, surtout les jeunes filles affectent de paraître ornées de tout ce qu'elles ont de plus précieux. Leurs ajustements consistent en de certaines étoffes qu'elles achètent des Européens, en des manteaux de fourrure et en divers coquillages dont elles se couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds : elles s'en font des bracelets, des colliers, des pendants d'oreille, des ceintures ;

elles en garnissent même leurs souliers : car ce sont là toutes leurs richesses et c'est parmi elles à qui se distinguera le plus par ces sortes d'ajustements." Tekakwitha ne tient pas à tout cela. Elle se laisse cependant parer parfois pour contenter ses tantes. Péché — bien innocent — qu'elle répare plus tard par de sanglantes pénitences. La danse, les jeux qui passionnaient ses compagnes, elle n'en usait pas. Aussi arriva-t-elle à son baptême sans avoir jamais terni la pureté de son âme et de son corps comme elle le confirma sur son lit de mort. Pureté conquise par la lutte et que ses biographes appellent "miraculeuse" tant elle était inusitée dans son milieu. "Ce fut un miracle de la grâce", écrit le Père Cholenec, "qu'une jeune iroquoise ait eu tant d'attrait pour une vertu si peu connue dans son pays et qu'elle ait vécu dans une si grande innocence de mœurs pendant vingt années qu'elle a demeuré dans le centre même du libertinage et de la dissolution."

* Reproduction que nous devons à la courtoisie du "Messager Canadien du Sacré-Cœur".

La croyance aux songes, était un des obstacles insurmontables à la conversion des Iroquois qui s'imaginaient communiquer avec les esprits par le rêve et y recevoir leurs ordres. Tekakwitha ne sut jamais l'admettre.

Païenne donc, Dieu la protégeait déjà et préparait son âme aux merveilles du baptême. En elle, point d'obstacle au travail divin : elle n'était pas esclave de son corps. Aucun amour humain ne rétrécissait son cœur. Aucune superstition n'obscurcissait son esprit. Et l'orgueil de sa race était vaincu en elle par l'infirmité de ses yeux qui la forçait à vivre souvent cachée dans la demi-obscurité de sa cabane, par les rebuffades de ses parents, par les besognes journalières qui la maintenaient dans la patience et le dévouement aux autres.

Dieu aime les purs et les humbles et c'est pourquoi Il mit la pureté et l'humilité dans ce cœur qu'Il voulait combler de ses dons.

Le couronnement des grâces préparatoires

AUSSI Tekakwitha était-elle prête à écouter la parole divine quand celle-ci se fit entendre. Entre la vérité et son âme rien ne faisait écran. La première visite des missionnaires à Kahnawaké lui fit impression : elle comprit, à les voir vivre, qu'ils n'étaient pas comme les autres hommes. Lorsque plus tard les Pères vinrent se fixer à Kahnawaké, Tekakwitha ne manqua pas d'aller entendre les instructions, regarder les tableaux du Père Pierron, écouter les chœurs du Père Boniface. "La Prière" l'enchantait et quand enfin vint l'heure d'être baptisée, ce fut le couronnement des grâces préparatoires par lesquelles Dieu travaillait son âme de petite païenne et le commencement d'une vie spirituelle intense. "Le Saint-Esprit entrant en Kateri dans le baptême, en fit sa chère épouse et la mit au rang des âmes d'élite", écrit le Père Chauchetière.

Pendant les quatre années qui vont suivre, à Kahnawaké et au Sault Saint-Louis, elle n'aura plus qu'une pensée : progresser, avancer dans l'amour de Dieu. Elle avait souci partout d'imiter les exemples des meilleurs "comme une sainte abeille qui va recueillir le miel sur toutes sortes de fleurs." Avec son amie Marie-Thérèse, le sujet des conversations sera toujours le même : "comment mieux servir Notre-Seigneur." A deux, elles seront ingénieuses pour trouver les moyens de prier, de se mortifier, de rendre service. Chose remarquable, la grâce ici se servit d'un penchant naturel propre à la jeunesse iroquoise : le culte de l'amitié. Tout jeune iroquois avait un ami avec lequel il travaillait, chassait, combattait, pour lequel il savait mourir. Martin, un autre prédestiné de la communauté du Sault et qui fit à vingt ans une mort de saint, revint aux Agniers au péril de sa vie, pour y convertir son ami tombé dans la débauche. Kateri, elle, si réservée dans ses rapports avec les autres, aura cette amie intime avec qui elle se sanctifiera jusqu'à son dernier jour et alors encore ce sera Marie-Thérèse qui l'assistera.

Le Saint-Esprit éducateur

LES progrès de Kateri émerveillent les missionnaires, d'autant plus que souvent ils seront spontanés, les Pères n'ayant pas le temps de suivre de près cette âme d'élite. L'Esprit-Saint se chargera de son éducation et la mènera par une voie de sainteté qu'un homme n'aurait peut-être pas osé conseiller à une jeune néophyte.

Elle qui n'a aucune culture, qui n'a lu aucun auteur ascétique, qui, hier encore, n'entendait parler que d'Areskouï, le dieu de la guerre, de festins, de songes et de sorciers, elle agit d'instinct comme les vieux saints d'Europe.

Sa grande, sa seule préoccupation est de se laisser envahir par Dieu. "Qui me dira", répétait-elle souvent, "ce qui est le plus agréable à mon Seigneur, afin que je le fasse?"

La moindre faute lui faisait horreur et elle pleurera toute sa vie ce qu'elle appelait ses péchés : s'être parfois parée de coquillages quand elle était enfant et, après son baptême, s'être laissée entraîner de force au travail le dimanche plutôt que de mourir.

Ce souci de n'être qu'à Dieu explique sa soif de pureté, de cette pureté qu'elle emportera intacte au ciel malgré les tentations de toute espèce subies avant et après son baptême à Kahnawaké. Elle avait peur, disait-elle, de devenir esclave de son corps et elle voulait garder son âme libre pour devenir l'esclave de Jésus-Christ. Une nuit, quand tous furent endormis dans la cabane, elle alla prendre dans le foyer des tisons ardents et elle s'en brûla les jambes depuis les orteils jusqu'aux genoux comme on faisait chez les Agniers aux esclaves. Puis elle se traîna dans l'obscurité jusqu'à la porte de la chapelle pour se livrer ainsi à son Maître qu'elle pria jusqu'à l'aurore.

Ce désir de se donner aboutit au vœu de virginité qu'elle fit en la fête de l'Annunciation, 1679.

L'exemple des religieuses de Montréal qu'elle avait visitées un jour avec Marie-Thérèse, lui avait donné cette idée. Elles auraient même voulu à leur tour former une petite communauté solitaire, dans l'île aux Hérons, en face du Sault, si le Père n'avait jugé ce projet prématuré.

Pour maintenir intacte cette pureté, prévenir en elle toute révolte et faire pénitence, Kateri n'usait pas seulement des tisons ardents. Marcher nu-pieds sur la glace, porter des chaînes armées de pointes autour du corps, se flageller avec des joncs, dormir sur un lit d'épines, mêler de la cendre du foyer à ses aliments, tout cela lui paraissait simple "pour que son corps n'eût pas la victoire" comme elle disait. La peur du péché, la crainte de l'enfer et, plus elle avance dans les chemins de sainteté, ce mystérieux désir que l'on retrouve chez tous les saints, de s'unir aux souffrances du Christ, expliquent une pénitence que l'on pourrait juger parfois excessive. Il faut se rappeler toutefois que l'endurance iroquoise était considérable : on s'y entraînait dès l'enfance. "On a vu des enfants, écrit le Père Lafiteau, accoler leurs bras nus l'un contre l'autre, mettre entre deux char-

bons ardents, se défilant à qui soutiendrait la gageure avec plus de fermeté, et la soutenir avec constance. ”

Kateri n'avait qu'à ouvrir les yeux pour contempler chez les chrétiens du Sault les plus beaux exemples de mortification. Ils se préparaient ainsi au martyre auquel ils étaient chaque jour exposés car la guerre avait repris entre les Français et les Iroquois et ceux-ci ne pardonnaient pas à leurs compatriotes de la mission, de rester auprès des ennemis de leur nation. “ Les femmes, écrit le Père Cholenec, ne le cédaient en rien à leurs maris touchant l'ardeur qu'ils faisaient paraître pour une vie pénitente. Elles allaient même à des excès que nous avions soin de modérer quand ils venaient à notre connaissance . . . Il y en eut qui, après avoir rompu la glace des étangs, s'y plongeaient jusqu'au cou autant de temps qu'il en fallait pour reciter plusieurs dizaines de leur rosaire. Une entre autres me surprit extrêmement par sa simplicité ; j'appris que non contente d'avoir usé de cette mortification, elle avait aussi plongé sa fille qui n'avait que trois ans. Comme je lui reprochais vivement son indiscrétion, elle me répondit avec une naïveté surprenante qu'elle n'avait pas cru mal faire et que, dans la pensée où elle était que sa fille pourrait bien un jour offenser Dieu, elle avait voulu lui imposer par avance la peine que mériterait son péché. ”

Deux circonstances accentuèrent l'amour de la souffrance en Kateri, cet amour qui est une des merveilles que le travail de l'Esprit de Dieu produit dans une âme. Un jour qu'elle essayait à coups de hache d'abattre un arbre dans la forêt près du Sault, celui-ci s'abattit brusquement et une branche la projeta inanimée sur le sol. Quand elle se réveilla, elle fut saisie par la pensée que la vie lui était gardée pour faire pénitence. “ Celle qui vit encore, ” murmura-t-elle, “ remercie son Maître de l'avoir protégée. ”

Le second événement fut l'office du Vendredi Saint auquel elle assista pour la première fois au Sault. La beauté de la Rédemption et la grandeur du divin amour lui apparurent soudain dans toute leur réalité. Son âme, toute fraîche, de convertie les comprit mieux que ne les peuvent comprendre peut-être des cœurs, hélas ! trop accoutumés à ces étonnantes vérités. Le Christ crucifié dès lors devint sa hantise : elle se voua à Lui. Reconnaissance, compassion, désir d'union firent “ qu'elle traite son corps, au Sault, avec tant de rigueur qu'il serait difficile de trouver ailleurs une si grande innocence avec une pénitence si austère. ” C'est son confesseur qui parle.

La pierre de touche de la vertu

SON tempérament d'iroquoise aurait pu toutefois l'entraîner à se complaire dans ces pénitences, comme se complaisaient dans les supplices les guerriers prisonniers que l'on torturait. L'orgueil iroquois était si tenace. Kateri manifesta par son humilité et son obéissance, la vérité de sa vertu. Elle cachait ses pénitences. Marie-Thérèse était seule à les connaître. Quand, avant la confession du samedi, elles allaient.

se flageller, c'était loin des regards admiratifs des autres chrétiens. Et dès que son confesseur lui conseillait de modérer ses austérités, elle obéissait sans hésiter, sachant que faire ce que Dieu veut est la seule chose qui importe. L'Esprit-Saint ici encore apprit à Kateri que la vraie sainteté est modeste et soumise, rendant hommage à Dieu des dons reçus. D'ailleurs des épreuves vinrent à propos mortifier l'amour-propre de la jeune fille. L'honneur est la chose à laquelle l'homme tient le plus. Ruiné, si sa réputation est intacte, il n'a pas tout perdu. Dieu envoya à Kateri l'épreuve la plus dure qui soit pour un cœur religieux. Une première fois à Kahnawaké, une seconde fois au Sault, Kateri fut accusée d'avoir manqué à sa promesse de vivre pour Dieu seul. À Kahnawaké, le Père de Lamberville comprit aussitôt qu'il y avait calomnie. Au Sault, le missionnaire eut un moment de doute. Tous, le Père y compris, la traitèrent donc d'abord comme une coupable avec une tristesse étonnée. Enfin, la vérité se fit jour : il y avait eu malentendu. En attendant, l'œuvre de détachement voulue par Dieu, était accomplie : Kateri, qui avait supporté toutes les suspicions sans un mot d'aigreur contre ceux qui la calomniaient, n'aimait rien plus que Dieu, plus rien, pas même cet honneur pour lequel un iroquois sacrifiait tout, jusqu'à la vie.

Les souffrances qui lui venaient des hommes, des circonstances, de sa pauvre santé, comme celles qu'elle s'imposait, étaient reçues avec la même patience et le même amour. “ Quand les douleurs se faisaient sentir avec le plus de vivacité, c'était alors qu'elle était la plus contente : s'estimant heureuse, comme elle disait elle-même, de vivre et de mourir sur la croix et unissant sans cesse ses souffrances à celles de son Sauveur. ”

Elles réalisait le mot de sainte Thérèse : “ Toujours ceux qui ont approché de plus près Notre-Seigneur Jésus-Christ ont été ceux qui ont le plus souffert. ” L'humanité pécheresse remonte à Dieu par une voie douloureuse de détachement : quoi d'étonnant alors si ceux qui sont plus près de l'union définitive, souffrent davantage avec Celui en qui l'homme rejoint Dieu sur la Croix.

Union à Dieu

UNIE à Dieu, Kateri l'est étonnamment. Pour s'en rendre compte, il suffit de la voir prier. Une fois de plus, constatons l'action de l'Esprit-Saint.

“ Elle ne priait pour l'ordinaire que des yeux et du cœur, ” écrit le Père Cholenec, “ alors, elle paraissait immobile et toute renfermée au dedans ; et par cette contention à s'unir à Dieu dans ses prières, elle parvint sans aucun maître que l'Esprit-Saint, à un sublime don d'oraison, accompagné de tant de douceurs célestes qu'elle passait souvent plusieurs heures de suite dans ces intimes communications avec son Dieu . . . où elle était remplie de lumières ardentes et toutes de feu. ”

“ Dieu est en nos cœurs, ” disait-elle un jour à Marie-Thérèse. C'est là qu'elle le retrouvait cons-

tamment. Aussi vivait-elle en sa présence continue, au bois, dans la cabane, comme à la chapelle. L'attrait de la solitude qu'elle avait senti naître en elle à Kahnawaké quand elle vivait recluse dans sa maisonnette d'écorce, se développa au Sault. Elle s'en allait au bord du Saint-Laurent dont l'immense nappe d'eau se confondait presque à l'horizon, avec le bleu du ciel. Là, les bruits du village ne se faisaient plus entendre. Au loin on percevait le sourd mugissement des rapides. Au pied d'une immense croix de bois, Kateri s'agenouillait. Et sa prière se faisait continue et paisible comme le discret murmure des peupliers frémissant au souffle de la brise.

Mais c'était devant le Saint-Sacrement qu'elle priait le plus volontiers. Nouvel indice de l'action de l'Esprit : sitôt baptisée, elle avait eu faim de l'Eucharistie. Et comme elle avait consacré son corps au Christ crucifié, elle avait voué son âme au Christ eucharistique.

Le matin, dès quatre heures, hiver comme été, elle allait à la chapelle assister aux deux messes qui s'y disaient. Pendant la journée, elle y revenait "passer des heures entières au pied des autels" immobile et comme transportée hors d'elle-même ; ses yeux expliquaient souvent les sentiments de son cœur par l'abondance des larmes qu'ils répandaient, et elle trouvait dans ces larmes de si grandes délices qu'elle était comme insensible au froid des plus rudes hivers... Souvent j'étais contraint, lui voyant tout le corps gelé, de la faire sortir de l'église pour venir prendre l'aide du feu chez nous ; mais un moment après, elle m'échappait, me disant, avec un petit sourire, qu'elle n'avait pas froid, pour retourner où elle avait laissé son cœur." C'est le Père Cholenec qui parle. "Et comment priait-elle? Elle en fit la confidence à Marie-Thérèse :

Lorsqu'elle entrait dans l'église, en prenant de l'eau bénite, elle se ressouvenait de son baptême et renouvelait la résolution de vivre en bonne chrétienne ; quand elle s'était mise à genoux en quelque coin vers le balustre, de peur d'avoir l'esprit distrait à cause des personnes qui entrent et qui sortent, elle couvrait son visage de sa couverture et faisait un acte de foi touchant la présence réelle dans le Saint-Sacrement. Elle faisait aussi plusieurs actes intérieurs de contrition, de résignation, d'humilité selon l'inspiration qui la touchait intérieurement, demandant à Dieu la lumière et la force de bien pratiquer la vertu ; en quatrième lieu, elle priait pour les infidèles et surtout pour ses parents iroquois. Elle finissait sa dévotion par un chapelet."

Dévotion à la Vierge

SON chapelet ne la quittait pas. Prière bien catholique que l'on retrouve dans tous les pays du monde sur les lèvres des petits et des vieillards, égrenée dans la joie et dans la douleur, jusqu'au dernier jour... "et à l'heure de notre mort". A Kahnawaké, on se moquait du chapelet de Kateri : "Plutôt être assommée d'un coup de casse-tête que de me le laisser arracher des mains !" disait-elle. Instinctivement, elle sentait que sa pureté dépendait de la Vierge et que sous le manteau étoilé de l'Immaculée, elle pouvait être tranquille. Avec quelle joie aux Agniers, elle avait assisté à l'intronisation d'une statuette de Notre-Dame de Foy, sculptée dans le bois du chêne qui avait porté la statue miraculeuse des environs de Dinant en Belgique !

"Que celui qui veut garder son corps et son âme purs," conseillait-elle à ceux qui l'interrogeaient, "prie la Vierge Marie."

Le soir, quand la prière dite, les ombres s'allongeaient sur les nattes autour du foyer mourant, Kateri, à genoux, méditait doucement les litanies de la Sainte Vierge au son des cantiques qui s'éteignaient les uns après les autres dans les cabanes voisines.

Constance

HÉLAS ! la facilité de prier que goûtait Kateri au Sault, la présence eucharistique et les beaux offices du dimanche avec les chants iroquois, tout cela disparaissait quand, en novembre, il fallait partir à la chasse. Hommes et femmes valides se mettaient alors en route, les raquettes aux pieds pour avancer sur la neige, et tirant les traîneaux chargés de marmites, d'armes et d'écorces. On s'en allait loin dans les bois. Arrivés à l'endroit choisi pour la halte, on construisait en hâte quelques huttes de branchages et les hommes partaient à la poursuite des élans et des chevreuils pendant que les femmes vaquaient au ménage. Plus de chapelle, plus de cloche pour appeler à l'office, plus de messe. On priait bien en commun, matin et soir, mais cela ne suffisait pas à Kateri. Elle se retirait sous les sapins aux branches chargées de neige, dans l'air gros des matins d'hiver. Sur une



écorce, elle avait gravé une croix. Dans l'immense solitude canadienne, elle retrouvait son Dieu. En esprit, elle assistait à la messe qui se disait à pareil moment au Sault et — nous dit sa confidente — y envoyait son ange gardien la remplacer dans la chapelle.

Le soir, la lumière bleuâtre de la lune, à travers les arbres, dessinait sur la nappe blanche du sol l'ombre de Kateri encore blottie dans la prière. Dieu vraiment avait envahi l'âme de la jeune iroquoise.

Et cependant aucune de ses compagnes ne travaillait comme elle.

La sainteté catholique est harmonieuse et humaine. L'ascète hindou fera des pénitences extravagantes, mais son prochain ne l'intéresse plus et il ne saura pas sanctifier le détail prosaïque de la vie quotidienne, nécessaire cependant à la marche d'ensemble de l'humanité.

Rien de tel chez Kateri. A Kahnawaké déjà, elle se distinguait par sa jovialité et son empressement à rendre service. On raillait sa foi, les ivrognes la harcelaient de leurs injures, les enfants jetaient des pierres à "la chrétienne"; mais avait-on besoin d'un collier artistement travaillé pour l'offrir en cadeau à une tribu voisine, on s'adressait à Kateri dont l'habileté était connue. Elle teignait alors en différentes couleurs, les faisant bouillir avec des racines et des herbes, des poils d'élan, de porc-épic et des fils d'écorce de bouleau; elle les tressait avec des coquillages et des perles de porcelaine. Les guerriers étaient fiers de porter pareil collier. Cela ne la dispensait pas d'ailleurs des autres travaux du ménage, qu'elle voulait faire malgré sa santé fragile. Aller chercher l'eau à la rivière, abattre des arbres pour le bois de chauffage, préparer les écorces pour les canots à construire, nettoyer, racler et assouplir les peaux qu'on vendait aux étrangers, autant de besognes qu'elle faisait en chantant des cantiques ou en parlant de Dieu avec sa compagne Marie-Thérèse.

A la bonne saison, elle parlait avec les femmes semer le blé d'Inde. Il fallait labourer d'abord avec une houe en bois, puis disposer la terre en mottes; on y faisait neuf trous dans lesquels on déposait un grain de blé et une fève, la tige de blé devant servir d'appui à la plante de la fève.

Ce blé d'Inde était un des aliments principaux des iroquois. Après l'avoir torréfié dans la cendre et broyé dans des pots de bois, Kateri le faisait bouillir et préparait ainsi la "sagamité", le plat quotidien de la cabane, accompagné aux bons jours de viande rôtie à la broche.

Une union intense à Dieu n'empêchait donc pas Kateri d'être travailleuse, entreprenante et habile, plus que toute autre. Au contraire, dans son amour de Dieu, elle trouvait un soutien et un stimulant pour maintenir son dévouement à autrui malgré les injures, les calomnies ou l'indifférence.

Cette harmonie et cette discrétion dans la sainteté de Kateri sont une manifestation admirable de la

conduite intérieure de l'Esprit. Son tempérament iroquois laissé à lui-même l'aurait tout naturellement menée à des excès. Là où les Pères n'avaient pas le temps d'intervenir, l'inspiration divine la guidait avec mesure. À voir agir cette sauvagesse hier encore païenne, indiens et français étaient étonnés. D'emblée, elle était devenue un magnifique exemplaire d'humanité où plus rien ne choquait. Dieu avait tout sanctifié. De là cette patience, cette humilité, cette charité et cette paix que rien ne prenait en défaut.

Et cela dès son baptême. La remarque est des missionnaires qui l'ont connue. D'autres, disaient-ils, progressent lentement: elle monta très haut du premier coup. "Le Père de Lambertville", écrit le Père de Charlevoix, "fut étonné de trouver en elle immédiatement après son baptême, une âme remplie de dons célestes les plus précieux et qu'il fallait conduire dans les plus sublimes voies de l'esprit."

Une pacification progressive néanmoins se constata au fur et à mesure qu'elle avançait. Après avoir décidé définitivement qu'elle ne se marierait pas, au Sault, "elle entra dans la joie du Seigneur et goûta au fond de son âme, une paix, un repos, un contentement si grand que son extérieur même en parut changé?..." Quelques mois avant sa mort, après son vœu de virginité, on remarqua que le ciel approchait: elle n'était déjà plus de ce monde.

Et quand enfin, elle mourut à vingt-quatre ans, pauvre et dénuée de tout au point qu'on dut lui prêter une "couverte" pour qu'elle reçût avec honneur le Viatique, elle s'en alla vers "L'Esprit immense qui donne la vie", dans son hymne d'action de grâces.

L'influence divine se fit voir alors jusque dans son corps. "Ce visage si défait" par la maladie et les austérités, "et si basané"... devint en un moment si beau et si blanc... que "c'était un argument nouveau de crédibilité" dont Dieu favorisait les sauvages pour leur faire goûter la foi." La candeur de cette âme rejaillissait jusque dans ce corps destiné à la résurrection, triomphe de la pureté intégrale.

◆
ESPRIT divin, qui faites jaillir la sainteté sur toutes les plages du monde et conduisez au Père par le Verbe fait chair toutes les races des hommes, donnez-nous l'amour de l'Église catholique, la fierté de lui appartenir, le désir de la mieux servir, en tous ceux qu'elle aime.

Donnez-nous l'humilité, sœur de la charité, qui nous fera reconnaître votre présence en toute âme de bonne volonté.

Donnez-nous, à nous qu'un long héritage de vertus chrétiennes aurait dû sanctifier, d'approcher un peu de la pureté de notre sœur lointaine.

Et répandez vos dons avec abondance sur la terre toute entière afin que le visage du monde soit renouvelé par le miracle de la sainteté.

Avez-vous payé votre contribution à la sainte Œuvre des Missions ?